

## Il restera de toi ce que tu as donné

*Message de Frédéric de Coninck au culte d'adieu et de reconnaissance suite au décès de Victor Hugo Dos Santos, le 31 décembre 2008 à Hautefeuille.*

Victor, mon ami, mon frère, nous a quittés. C'est une perte, c'est une tristesse pour nous tous. Tous les témoignages que nous entendons en font état. Cela dit, il n'est pas si facile d'en parler car Victor et moi nous n'avions pas le même rapport à la perte. J'en parle ouvertement, lui ne parlait qu'indirectement de choses qui l'avaient profondément affecté.

S'il était là aujourd'hui, il nous répéterait le verset qu'il a redit sans cesse jusque dans sa maladie : « *Toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu* ». C'est un verset qui peut nous sembler un peu irréaliste, mais il faut déjà voir, pour en saisir la portée, dans quel contexte l'apôtre Paul le formule. Je lis, pour ce faire, des extraits du texte que l'on trouve en Romains 8 :

*« La création attend avec impatience la révélation des fils de Dieu,*

*Livrée à la destruction elle garde pourtant l'espérance (...).*

*Nous le savons, la création tout entière gémit maintenant encore dans les douleurs de l'enfantement,*

*Elle n'est pas la seule : nous aussi, qui possédons déjà une part du Saint Esprit, nous gémissons intérieurement, en attendant la délivrance finale (...).*

*Et le Saint Esprit lui-même intercède pour nous en gémissements inexprimables (...).*

*Mais nous savons que toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu (...).*

*Si Dieu est pour nous qui sera contre nous ? (...)*

*Qui nous séparera de l'amour du Christ ? La détresse, l'angoisse, la persécution, la faim, le dénuement, le danger, l'épée ? (...)*

*Non rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté en Jésus-Christ notre sauveur »* (Rm 8.19, 20, 22, 23, 26, 28, 31, 35 et 39).

Quand Paul dit ces mots : « *Toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu* », il n'est donc pas en train de vivre un bonheur béat. Il est en pleine difficulté. Mais il voit, au-delà de ses difficultés, quelque chose qui vaut la peine, quelque chose de meilleur.

Voir au-delà des difficultés : c'est un choix que Victor a fait dans sa jeunesse même s'il ne l'évoquait pas volontiers. C'est l'occasion de dire que j'ai connu Victor de très près, mais qu'il y a des choses dont je ne peux parler qu'au conditionnel car Victor n'en parlait que par bribes. Mais je veux quand même parler du Victor que j'ai deviné, que j'ai senti, parfois au-delà des mots, car cela permettra de comprendre le sens qu'il donnait à cette formule.

Pour moi, Victor portait au fond de lui des pertes irrémédiables. Il était né en Angola à l'époque où le pays était encore une colonie et il avait connu des rapports sociaux, des rapports humains, très durs dans ce cadre. Et ensuite il a connu, alors qu'il était jeune homme, la guerre qui est devenue une guerre civile dans son pays. Il a vu la barbarie à l'œuvre, la bêtise et la cruauté des hommes qui s'exposait au grand jour. Et tout cela revint à sa mémoire lorsqu'il y est retourné juste avant de tomber malade. Il vit encore les conséquences de la guerre, alors que le pays commençait à peine à vivre en paix mais que les ruines étaient encore partout visibles.

Mais que lui restait-il à faire quand il est parti d'Angola dans ces conditions difficiles ? Il lui restait une chose à faire : vivre. Quand on a tout perdu, que l'on doit gagner la France, que la

société française ne vous accueille que du bout des lèvres et que l'on se retrouve sans argent, il reste l'essentiel : vivre. Quand on a vu la cruauté au grand jour, on peut devenir cruel, mais il avait choisi une autre voie : donner la vie. Il avait choisi de tourner son regard vers Dieu et de se dire qu'au-delà du malheur, il y avait des réalités plus importantes. Il ne voulait pas s'arrêter sur ses gémissements mais passer à autre chose : aimer, donner, se livrer. Il pensait que ni le deuil, ni la guerre, ni les situations désespérantes qu'il avait connues ne pouvaient le séparer de l'amour de Dieu. Alors il voulait profiter de toutes les occasions qui lui étaient données d'aimer et d'être aimé. Parce qu'il pensait que c'était là le sens de la vie. C'était là ce que Dieu avait préparé pour lui. C'était cela qui concourrait à son bien. Au milieu des difficultés, il y avait un bien possible et il s'est emparé de ce bien que Dieu lui offrait.

Et il a vécu.

Alors en pensant à Victor et au souvenir qu'il nous laisse, je pense à tout ce qu'il a donné. C'est, chez lui, la générosité qui m'impressionnait. Et cela évoque pour moi un poème de Michel Scouarnec, le prêtre compositeur qui a écrit un grand nombre des chants mis en musique par Jo Akepsimas :

*« Il restera de toi ce que tu as donné.  
Au lieu de le garder dans des coffres rouillés.  
Il restera de toi de ton jardin secret,  
Une fleur oubliée qui ne s'est pas fanée ».*

Il me reste, de fait, aujourd'hui où chacun de ceux qui apportent un témoignage prend une fleur pour la joindre au bouquet que nous voulons former peu à peu, des souvenirs de moments de générosité de Victor qui sont autant de fleurs qui ne se sont pas fanées.

Au milieu de mes souvenirs de Victor il y a, ainsi, un souvenir très vif qui reste.

Le 23 mars 2005 Victor a appris qu'il était gravement malade. Il ne savait pas encore s'il s'agissait d'un cancer généralisé (auquel cas il lui restait 3 mois à vivre) ou d'un myélome. Je savais, depuis la fin de l'après-midi, quelqu'un me l'avait dit, que, de toute manière, il était gravement malade. Or le 23 mars 2005, c'était le jour de mes 50 ans (c'est mon anniversaire, ce jour-là). Le soir, le téléphone sonne à la maison. C'était Victor. Il demande à me parler. Je prends le combiné et j'entends Victor qui chante avec Claire-Lise : « Joyeux anniversaire » en portugais. Une fois qu'il a terminé le chant, il me dit simplement : j'espère que nous aurons encore de longues années à vivre ensemble. Ce fut là sa seule allusion à sa maladie. Il voulait d'abord et avant tout me souhaiter bon anniversaire. C'était cela qu'il voulait me donner ce jour qui était important pour moi.

Il restera de toi, continue Michel Scouarnec,

*« Il restera de toi, ce que tu as offert  
Entre les bras ouverts un matin au soleil ».*

Ce n'était pas un matin au soleil, c'était le soir dans la nuit, mais cela reste en moi.

Je me souviens aussi d'un des derniers cultes où il a pu venir, début décembre. Il avait tenu, ce jour-là, à apporter des bonbons pour les enfants, car c'est un geste qu'il faisait souvent à la fin du culte : donner des bonbons aux enfants pour établir le contact. En le faisant, il était, ce jour-là, heureux lui-même comme un gosse.

Tous nous avons connu Victor. Il avait ses moments désagréables. A l'occasion, il a commis des fautes et des erreurs. En cela, il était comme chacun de nous. Mais il reste de lui ce qu'il a donné, ses moments de compassion, ses petits gestes et ses grands gestes, tout ce qu'il a

impulsé au niveau de l'AEDE, la construction de l'église de Villeneuve le Comte, mais aussi l'homme qu'il a recueilli un jour, sur le bord de la route, parce qu'il avait froid : c'est une des histoires qu'il a racontées et dont je me souviens.

Quand Victor a été malade, il y a eu des choses qu'il ne pouvait plus donner. Il était fatigué, certains médicaments agissaient sur son humeur. A certains moments, il en avait assez d'être enfermé et dépendant de la décision des médecins pour sortir. Mais il y a eu aussi d'autres choses qu'il a pu donner et il a vécu, pendant ces trois ans et demi, pour pouvoir donner ces choses. Lui et moi nous avons eu l'occasion de parler de sujets dont nous n'avions jamais parlé. Nous avons eu des dialogues de cœur à cœur. Notamment à deux occasions très intenses où j'ai partagé avec lui, entre autres, d'ailleurs, quelques unes des pensées que je vous livre aujourd'hui. Cela reste en moi et cela restera en moi à tout jamais.

Alors aujourd'hui, je pense que nous pouvons vivre deux appels qui semblent contradictoires mais qui ne le sont pas. Le premier appel est de pleurer avec ceux qui pleurent et dire notre peine, dire aussi notre assurance que si nous sommes séparés de l'amour de Victor, nous ne sommes pas séparés de l'amour de Dieu. Pour tous, collègues, amis, famille et surtout pour la famille proche, sachons que Dieu est présent dans notre peine, qu'il nous écoute, qu'il entend nos questions, nos cris, nos larmes. Mais Dieu nous invite aussi, au milieu de notre peine, à nous mettre en marche, malgré tout. C'est le deuxième appel que nous entendons en ce jour : recevoir la vie de Victor comme un témoignage qui nous incite à nous mettre en marche à notre tour. Il restera de nous ce que nous aurons donné.

Donner ce n'est pas toujours facile : nous pouvons avoir peur de mal faire, nous ne savons pas si ce que nous donnons sera bien reçu, nous nous lassons parfois. Mais c'est pourtant là la vie. Nous ne savons pas ce qui adviendra de nos dons. Nous pouvons avoir l'impression d'y perdre notre temps. Nous perdons parfois le sens de ce que nous faisons. Mais laissons-nous encourager une dernière fois par les paroles de Michel Scouarnec, en pensant autant à Victor qu'à nous-mêmes :

*« Il restera de toi une larme tombée,*

*Un sourire germé sur les yeux de ton cœur.*

*Il restera de toi ce que tu as semé*

*Que tu as partagé aux mendiants du bonheur.*

*Ce que tu as semé en d'autres germera.*

*Celui qui perd sa vie un jour la trouvera ».*

La dernière phrase reprend un verset de l'évangile de Jean où Jésus nous invite à donner sans compter (Jn 12.25). Celui qui calcule, qui s'économise, pense se préserver, mais il se rétrécit. Celui qui donne peut avoir l'impression de perdre, mais il s'ouvre à la vie. Celui qui donne trouve la vraie vie dès ici bas, la vraie liberté, sans aucun doute. Mais il anticipe aussi sur la vie pleine et entière, la vie sans larmes ni cris, que nous connaîtrons quand nous nous assiérons, avec Victor, au banquet du Royaume de Dieu à la fin des temps.